

Projection dans une tête

Antonin Mireault-Plante

Number 158, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mireault-Plante, A. (2020). Projection dans une tête. *Les écrits*, (158), 105–107.

PROJECTION DANS UNE TÊTE

La bobine est ajustée dans le projecteur, qu'on allume d'un index tâtonnant. La vieille machine râle et claque, se met en branle comme un train de nuit. Un faisceau de lumière écarte les rideaux noirs, un cadre blanc crépite sur la toile que rayent quelques phalènes dérangés par le brutal éclairage de la mémoire. Les spectateurs qui prennent place en rang d'oignon sont priés de rester assis pendant toute la projection, et maintenant, regardez cette jolie scène de torture.

L'enfant distrait avait oublié ou négligé d'en euthanasier un, particulièrement vigoureux et dodu, avant de le clouer dans sa boîte. On voit ses doigts sûrs qui prennent en étau le remuant abdomen, tandis que le pouce de son autre main appuie fort sur le plat de l'aiguille, rompant d'un coup sec la dure cuirasse du dos qui reluit doucement comme de l'ébène laqué. Lorsque la fine pointe traverse, avec une molle fluidité, les organes délicats, la victime étonnée soulève violemment ses ailes, et se convulse quand l'aiguille ressort de l'autre côté, en transperçant sa poitrine tendre et duveteuse. Son corps cesse lentement de se tortiller sur son pieux, il s'immobilise, et, après l'ultime frémissement d'un envol imaginaire, ses ailes se reposent. Comme le spécimen mort qu'il doit être, à ce point, l'enfant croit qu'il s'est figé pour de bon, mais voilà que ses ailes se réveillant s'agitent encore de leur propre volonté, prêtes à quitter enfin ce corps inutile, embroché, et qui n'a jamais été qu'une grossière entrave à leur pure liberté. Mais, toujours amarrées à leur insu, elles se fatiguent, ralentissent.

Le cœur plein, il arrête de regarder pour ne pas devoir assister jusqu'au bout à l'interminable empalement qu'il a lui-même inauguré. Pendant tout ce temps il est un peu malade, il a le vertige à penser qu'il vient d'assassiner brutalement, et non sans préméditation, une petite chose voletante et palpitante; douleur qu'il ne ressentait pas s'il les endormait avant.

Dans le bocal hermétique où ils étaient méthodiquement gazés avant d'être mis en vitrine, tous les spécimens se dispersaient dans un continuels bruissement soyeux ponctué de coups désespérés qu'ils donnaient contre le verre, avant de retomber un à un au fond, où ils formaient un joli tas d'ailes multicolores, agitées çà et là de spasmes brefs; après quoi il fallait les distinguer en les choisissant avec des pinces, les disposer en rang sur le fond blanc aseptique, se munir d'autant de rivets, et marteler la tâche finale. L'odeur du poison avait rendu les collectionneurs un peu asthéniques, mais contents, et c'est dans les vapeurs de l'ivresse scientifique - un jeu d'enfant - qu'ils refermaient ensemble et à jamais, comme un sarcophage, le couvercle

de verre, où apparaissait le reflet distant de notre visage parmi les ailes se figeant, comme à travers la grisaille du temps.

Un père et son fils partaient en excursion, la fin de semaine, dans les champs abandonnés à l'exubérance naturelle et les forêts étincelantes qui bordaient la ville, équipés de filets et de sandwiches, et d'un atlas du brave petit lépidoptériste amateur. Les voici marchant côte à côte, tournant le dos à la caméra, le filet brandi, guettant la cime des herbes, le flanc ombreux des troncs d'arbres. Dès qu'ils en voient un traverser leur champ de vision panoramique, louvoyant comme un oiseau ivre, les contraintes de l'espace n'étant pour lui qu'une suggestion, qu'il soit une petite gemme d'or humide comme une feuille de bouleau frappée d'un rayon de soleil, ou une fleur grassouillette, pastellée de mouchetures rouges et noires, se haussant avec une feinte difficulté dans l'air limpide, ou une insaisissable mousse de peuplier plus légère que le vent, ils se jettent à ses trousses, se donnant parfois des coups de filet dans leur virulence de chasseurs compétitifs (par chance nous n'avions pas de carabine), trébuchant et tombant n'importe comment, jusqu'à ce que le fuyant imago trouve le moyen de disparaître dans un angle mort de leur champ de vision, comme dans le mince néant temporel entre deux images d'une bande filmique. Après une plus ou moins longue éclipse il reparaitra sous le déguisement d'une autre espèce, espérant les désintéresser de sa personne, mais eux, qui ne sont pas naïfs, ils repasseront à l'attaque avec autant de véhémence qu'il faut lui faire payer la dernière humiliation.

Le papillonnage demande énormément de patience, non pas parce qu'il faut poursuivre comme des dératés le papillon en plein vol, mais parce que la bête, parfois, se repose, écartant ses ailes sur une feuille humide, une souche effritée, une fleur appétissante où elle somnole au soleil ; Monarque toxique sur sa laiteuse asclépiade, terrifiant Machaon agressant une ruisselante gerbe de lilas, inoffensif petit Vice-Roi se faisant royalement passer pour le premier, il faut l'approcher avec une égale prudence et se jeter sur lui à la dernière seconde avant que son imperceptible décollage quantique ne le téléporte au dernier endroit auquel on s'attendait.

Rappelez-vous comme, après quelques-uns de ces mirages, vous êtes épuisé, vous vous asseyez dans les hautes herbes où vos yeux arrivent à hauteur d'épis (votre père, debout, fume nonchalamment, le pied triomphant sur un tronc couché dans les broussailles, et ses cheveux s'embrasent dans le zénith), mais, s'il en passe un intempestif, jetant comme un appât des

chatoiements bleus, verts ou d'argent, alors (vous n'avez pas le choix) vous bondissez et le poursuivez sans réfléchir, comme un automate détraqué. Il arrive que vous en rapportiez un, deux, ou trois, ou dix, que vous enfermez dans les pots de verre pleins d'une solution somnifère de soleil et d'air chaud qui les fait rester cois jusqu'à la maison. Là, votre mère ne veut pas assister au massacre, et avec raison, auquel elle ne peut cependant pas mettre fin, puisque son système encourage fortement le plein-air et les activités père-fils. C'est donc dans une cohérente confusion que, restant assise plus loin, elle se laisse atteindre, avec horreur et satisfaction, par les cris étouffés des innocentes victimes, et par ceux, joyeux, des bourreaux innocents. Les prises sont épinglées une à une, et c'est là qu'un tenace Tigré, qui n'avait pas bien respiré son poison, est crucifié douloureusement. Vous accepterez de fermer les yeux sur sa souffrance, pour célébrer la fragile réunion dont il est la cause.

Dans les luxueux cercueils de verre et de carton où ils sont embaumés - vingt-cinq ans plus tard - ils vous observent, du haut de penchantes bibliothèques, de leurs larges yeux peints, lourdement fardés comme des masques égyptiens. Lorsqu'on redécouvre un de ces anciens tombeaux, rien que de les regarder avec les yeux qui brillent suffit à revivifier la pigmentation de la mémoire, et à réduire en poussière ce qui reste de leur lustre fané. Sur la surface de verre sali, le reflet blafard regarde le visage d'où s'en sont allées les couleurs de l'enfance effritées minutieusement par le temps. L'enfant vieilli replace le cadre sur l'étagère et son geste s'achève à peine que les ailes déliquescents tombent en poudre au bas des vieux squelettes rongés par les parasites. On éteint alors le projecteur et l'obscurité se rétablit, les spectateurs se lèvent et sortent en silence, faisant seulement bruire les pans de leur manteau qu'ils revêtent avec empressement pour retrouver l'air frais du dehors.

Antonin Mireault-Plante est né en 1986 à Montréal. Il a une maîtrise en philosophie et a publié, depuis 2017, quelques nouvelles et des essais dans *Contre-jour*, *Moebius* et *L'Inconvénient*.

Il prépare deux romans, à paraître aux éditions Le Quartanier.
